



Erik Satie ■

« Faire court »

En musique comme en littérature, « faire court » fut le seul mot d'ordre d'Erik Satie (1866-1925), qui avait changé le « c » en « k » dans son prénom pour rappeler ses origines vikings. Comme il annonça, avec ses « musiques d'ameublement », l'invasion des ritournelles d'aéroport et autres *musaks*, il avait pour modèle la correspondance commerciale : « Vous avez quelque chose à dire et vous l'écrivez. » La perte des lettres qu'il reçut renforce paradoxalement l'intérêt littéraire d'un ensemble – 1165 missives ! – désormais réduit au monologue d'un irréductible. L'hilarante désinvolture de Satie rappellera à certains la prose insolente de son cadet Charles-Albert Cingria, l'étrange hibou suisse à qui on rendit hommage l'an dernier (voir l'article de François Nourissier dans *Le Point* n° 1450). En vérité, « Monsieur le pauvre » ne ressemblait à personne.

► la prose *non-sensic* d'Alphonse Allais, né lui aussi à Honfleur, dix ans plus tôt...

Parfois pathétiques, quand elles évoquent la femme, les enfants et les domestiques que Satie n'a pas, ces lettres acquièrent en effet, sur la durée, une dimension réellement littéraire. Déjà auteur des « Mémoires d'un amnésique », Satie s'y montre même plus radicalement singulier que dans ses monologues pianistiques. La plume encourageait la bizarrerie de cet Ecossais de Normandie déguisé en fonctionnaire, de ce *concertique* qui s'envoyait des lettres de bienvenue mais n'ouvrait pas toutes celles qu'il recevait. Satie en vient à évoquer une race tombée par accident du ciel, lui qui achetait ses costumes de velours par dizaines et protégeait contre l'orage ses innombrables parapluies en les glissant sous son veston.

Le parrain des recherches sonores

Facilement colérique, un chouïa paranoïaque, cet écrivain en musique finit par se brouiller avec presque tous ses amis, de Debussy à Ravel – « Il refuse la Légion d'honneur, mais toute sa musique l'accepte. » Telles les machines célibataires que réglera en souriant son ami Duchamp, il s'en tiendra aussi à une chasteté incompréhensible, hormis les quelques mois qu'il partagea avec Suzanne Valadon, avant d'aller se plaindre de son omniprésence au commissariat. Ce faux moine, paillard du cerveau, ne supportait autrui qu'à distance, entraînant son recours fréquent aux lettres, mais peut-être aussi ses difficultés à diriger et à orchestrer; n'avait-il pas commencé rose-croix avec le Sar Peladan, pour qui l'art devait se faire religion pour parler au petit nombre, comme la religion s'était faite art pour remplir ses temples...

Dans quelles mystérieuses réserves « Esotérik » Satie puisa-t-il son dédain olympien? Savait-il que ses pièces « légères » finiraient par ébranler les ressorts du wagnérisme, tel ce papillon capable d'engendrer en voletant sur la mer de Chine un séisme en Californie? L'inventeur de « la musique critique » et des « Vexations » pour piano – à jouer 840 fois de suite, de douze à vingt-quatre heures durant – deviendra de fait, via Dada et John Cage, l'un des parrains des recherches sonores contemporaines, ironiques ou obsessionnelles.

« Mais c'est trop tôt, chère madame, beaucoup trop tôt ! » s'était écrié Satie en voyant surgir, dans l'hôpital où il devait mourir, une amie chargée de fleurs. Elles tombent à point, ces lettres qui assureraient aujourd'hui une vie de nabab à leur auteur – elles se négocient autour de 10000 francs pièce – quand lui-même ne pouvait souvent acheter de papier. « La postérité enfilera sa musique comme un gant », prédisait Picabia; il en sera de même pour la correspondance de cet autarcique si dépendant des autres ■

« Erik Satie. Correspondance presque complète », réunie et présentée par Ornella Volta (Fayard/Imec, 1235 pages, 290 F).